

LE NON VERBAL ET LE SILENCE DANS LES RELATIONS HUMAINES

Dans notre monde moderne où le sujet est si souvent nié au profit d'une structure où il se dissout, l'accueil confirmant de l'autre pour l'autre dans le contact haptonomique a mis en lumière pour moi de façon très particulière, l'importance de l'autre comme sujet.

Parmi tant d'aspects si riches que comporte l'haptonomie, j'ai choisi de centrer mon intervention sur la conception humaniste de l'homme qui s'en dégage. Je voudrais retenir ce point central, celui d'un accès direct au sujet humain dans le toucher haptonomique et la parole singulière adressée à l'autre. Dans mon exposé, je procéderai en trois temps.

- ① Dans un premier temps, je parlerai de l'importance énorme, pour ne pas dire extravagante, qu'on accorde au langage dans les sciences humaines et en philosophie. Nul doute qu'il s'agisse d'une inflation du langage allant de pair avec une profonde crise du sens.
- ② Dans un deuxième temps, je dirai que tout n'est pas langage et que le toucher et la parole sont deux modes spécifiques de communication.
- ③ Enfin et plus radicalement, dans un troisième temps, j'irai plus loin en disant que le silence n'est pas seulement une conséquence de la limite du langage, mais que c'est aussi la condition même de la parole vraie.

Alors, dans un premier temps, très rapidement, je parle de ce phénomène qui caractérise la fin du 20^e siècle, à savoir l'importance énorme que prend le langage dans les sciences humaines et aussi, dans les différents courants philosophiques. Je dirai que le langage est considéré comme un fait premier sur lequel on s'interroge peu quant à son origine. C'est un phénomène universel, et c'est ainsi qu'en Grèce, on définissait l'homme par le langage. L'homme est un animal parlant et un animal rationnel. Le lien s'établit très vite et très facilement entre penser et parler.

IMPORTANCE DU LANGAGE

Deux traits caractérisent la place centrale accordée au langage dans la philosophie contemporaine : d'une part, la réflexion sur le langage conditionne la position des problèmes fondamentaux de la connaissance, de la pensée, du monde et du sujet humain et d'autre part, une théorie des signes précède une théorie du réel. Dans ce contexte d'un modèle sémiologique qui impose une vérité sans sujet, l'homme est considéré comme un produit du langage et le sujet parlant comme le simple porte-voix d'une pensée inconsciente. Il s'ensuit qu'il n'y a pas de contact intersubjectif direct et la négation « du contact éprouvé de la réalité du sujet ». Parce que la langue comme système de signes précède le sujet parlant, on en vient à dire que l'homme ne parle et ne pense que sur le fondement de l'impensé de la langue qui fonctionne sans lui et que le sens ne procède pas des intentions de signifier du sujet, mais qu'il est un effet de surface du système. Ça pense et ça parle, donc je ne suis pas où je pense et je suis là où je ne pense pas être. Le discours de l'Autre entremêlé à celui du sujet parlant définit la vérité de la structure sans sujet. L'homme est mort et c'est la voix anonyme d'un Autre à l'origine de la chaîne signifiante des signes qui triomphe dans l'imaginaire.

Ces affirmations de la philosophie structuraliste dépassent ce que permet de dire l'analyse structurale méthodologique du langage et du sujet. Une lecture régressive du langage en fonction des signes de la langue ne correspond qu'à un aspect du phénomène global du langage. Si le langage précède le sujet parlant, il est par ailleurs inséparable des actes d'expression qui ont eu lieu dans le passé. Par ailleurs, s'il est vrai que nous pouvons parler du fait de l'articulation des sons, il faut ajouter qu'il n'y a de sons articulés qu'au service d'une intention de signifier et en vue d'un sens à identifier. Les phonèmes ne sont possibles qu'à cause des monèmes qu'ils servent à identifier et, ultérieurement, il y a une articulation des idées parce qu'il y a une articulation du réel à dire. Une lecture progressive du langage en fonction du réel à dire en le montrant donne le clef pour comprendre et expliquer l'existence même d'un système de signes. Il n'y a en effet des signes linguistiques qu'en rapport, comme le dit Paul RICOEUR, avec leur usage dans le discours et la parole. Les signes de la langue ne peuvent être signes du réel quand ils sont en position de phrase et de discours que s'ils ont été produits à un moment ou l'autre par des sujets parlants ouverts directement sur un réel à saisir au moyen de concepts universels, et à dire dans des signes linguistiques. Enfin, s'il est vrai que l'inconscient agit en nous à notre insu et que, d'une manière générale, il est faux « de croire qu'il n'y a en nous que ce que nous disons à nous de nous-mêmes, et que nous ne pensons et n'aimons que ce que nous pensons penser aimer », et que le langage ne se réduit pas à la signification du vécu, il est aussi faux de penser que l'inconscient du désir et de la langue est la racine de mon être et de ma parole. C'est un sens à découvrir, mais l'inconscient s'il est dit structuré comme un langage, n'est ni un langage comme tel, ni un discours à proprement parler, ni une pensée qui ne se penserait pas elle-même comme pensée, tout en fondant présument la pensée.

L'haptonomie rend évident qu'il y a un contact direct entre les personnes et une expérience immédiate d'autrui dans le contact psychotactile et la parole singulière adressée à l'autre. Il y a dans la rencontre haptonomique « la reconnaissance vécue réciproque et immédiate de soi et de l'autre ». Celui que je touche n'est ni un corps-objet, ni un inconscient, c'est la personne entière de l'autre, chair et esprit. Le bébé que j'appelle et auquel je m'adresse dans le giron de sa mère, est une personne. Et alors j'affirme dans ce toucher et dans la parole qu'autrui est un sujet et je m'atteste à mon tour comme sujet. J'en appelle, en quelque sorte, par delà les apparences, au sujet profond qui se mobilise pour répondre à cette intention de tendresse de l'autre. Alors, la communication n'est pas une communication objectivante et indirecte, elle est une communication directe et immédiate qui vise la réciprocité des personnes dans l'appel et la réponse.

J'en viens à mon deuxième point :

COMMUNICATION VERBALE ET NON-VERBALE

La pensée ne s'exerce qu'à l'aide de signes comme les images, les concepts et le langage. Mais elle se manifeste aussi dans le non-verbal, de sorte que penser n'est pas nécessairement parler, mais signifier au moyen de signes, soit linguistiques, soit non linguistiques. Alors que le langage est fait pour exprimer l'universel parce qu'il est directement lié à la pensée abstraite, la communication non-verbale manifeste le vécu de la personne par le regard, le geste, l'intonation de la voix et le silence. Je note simplement ici quelques aspects de cette communication non-verbale qui se fait par les gestes. CHESTOV, par exemple, disait que : « *il faut moins écouter ce que quelqu'un dit que les gestes, la voix, le visage, par lequel, ou par lesquels sont exprimés les messages* ». Je note par exemple que, chez

l'enfant, il y a une pensée silencieuse : la pensée interrogative. L'enfant qui tourne le regard vers vous, qui a l'air de vous demander quelque chose, de s'étonner aussi... ou d'admirer ! C'est le fait d'une pensée silencieuse, d'une pensée sans parole. Il y a aussi ce toucher haptomique qui de par sa nature même, court-circuite le langage même s'il est accompagné de la parole. Le toucher haptomique montre justement l'unité de l'homme. C'est un phénomène d'ordre sensible, transcendé par l'intentionnalité de l'esprit. C'est un toucher de confirmation de l'autre pour l'autre, sans rien faire, si ce n'est que d'accepter l'autre dans son bon, comme dit Frans VELDMAN, c'est-à-dire dans le fait que sa valeur tient à son être, et non pas à son apparence, ni à sa fonction, mais simplement à ce qu'il est : son corps, son être est bon, sa personne est bonne ; il est aussi manifestation d'un sujet qui n'est pas désir érotique, mais accueil dans la transparence à l'autre, dans la tendresse, le respect et la reconnaissance de l'autre.

De plus, il faudrait penser que lorsque nous parlons, il y a la pensée qui précède le langage comme intention de signifier. MERLEAU-PONTY évoquait le vœu muet de parler et il est certain qu'avant cette déflagration du langage et du discours, il y a en nous une sorte de pensée qui se nomme difficilement ; et c'est justement cette intention de penser, cette pensée pure en quelque sorte, cette pensée instantanée comme dit encore MERLEAU-PONTY. Il suffit par exemple d'avoir vu MALRAUX en train de parler pour voir en acte et tout à fait incarnée, l'intention de signifier, tendue vers le verbe. Il y a aussi tout l'implicite de la pensée, on oublie ça, on oublie que la pensée transcende de beaucoup le langage ; sans cela, le langage au fond serait pauvre. Quand on cherche, par exemple, le mot juste pour exprimer sa pensée, il y a une pensée mais le mot ne suit pas. Il y a aussi tout ce qu'il y a d'implicitement pensé dans notre discours. En philosophie, quand j'essaie d'interpréter la parole de Parménide : « *le même, lui, est à la fois penser et être* », eh bien, c'est le cours de 45 heures qui y passe ! C'est comme de dire « ce qui est écrit est écrit ! ». La pensée est beaucoup plus riche que l'identité du mot répété. Autre exemple : dans l'être est l'être ; on signifie que l'être est **donné** à la pensée et que l'être est **confirmé** par la pensée. Alors, vous avez tout de suite deux sens du mot « être », deux significations que le langage comme tel ne donne pas. Et d'ailleurs, tous nos jugements affirment quelque chose sur le fondement implicite d'un « *il y a l'être, il y a le monde* ». Pierre est là dans la salle, mais il y a l'être qui le porte, il y a la salle bien sûr, puis il y a la ville de Paris, il y a la France, mais ultimement, je pense l'être. Et cette pensée de l'être, il se peut que je n'en aie même pas le mot. Chez certains peuples, vous n'avez pas le mot « être » ; il se peut même que je ne pense pas explicitement le mot « être », mais implicitement, l'idée d'être est présente. Alors donc, il y a ce non-verbal qui est beaucoup plus riche qu'on ne le pense. Et finalement, il y a si vous voulez, deux formes de silence, et ce sera ma dernière partie.

LE SILENCE

La plupart du temps, nous parlons du silence comme le fait de se taire, justement pour manifester un désaccord par exemple, ou encore, parce que nous sommes devant l'ineffable. La parole ne peut exprimer l'ineffable et je me tais. Cette forme de silence, si vous voulez, ce niveau de silence, se fait en opposition à la parole et marque la limite de la parole ; il marque en quelque sorte, le terme de la parole. Et alors, le silence est ce qui est opposé à la parole : il y a le fait que je peux parler dans la corrélation de la possibilité de me taire. Mais il faut considérer aussi le silence en regard de la possibilité même de signifier. Le silence devient alors le seuil du langage. Non seulement, penser n'est pas parler, mais la

parole n'est possible que si la pensée saisit le réel dans un moment silencieux et hors le langage. Au lieu de partir du langage comme un fait premier, il faut se soumettre à une critique de la possibilité même de parler. Il ne s'agit pas seulement de parler ou de se taire, mais d'être **capable de parler**. La réponse est que le sujet peut parler en ce qu'il se trouve au cœur de lui-même hors du langage et dans une ouverture à l'être. Le silence est alors au principe même du langage et n'est pas récupéré par l'imaginaire. C'est la condition essentielle pour que le langage puisse dire un même monde commun à tous qui nous rassemble par delà nos différences d'époque et de culture.

Cette ouverture à l'être a lieu dans la conscience perceptive à la fois d'ordre sensible et d'ordre non-sensible et intelligible. Au principe du langage, il y a le face-à-face avec l'autre dans la conscience perceptive. Je ne **dis** quelque chose sur quelque chose dans le discours que si je **saisis** le réel. La pensée est dans son principe intuition, écoute et accueil. C'est la raison qui a charge de développer ce qui est appréhendé dans la saisie sensible et intellectuelle. Alors que pour LACAN, c'est la langue qui parle et que pour HEIDEGGER, c'est le langage originaire de l'être, pour nous, c'est l'homme qui parle à partir d'une saisie de l'être et dans une présence à soi spontanée et irréfléchie. Percevoir n'est pas parler, mais ouvrir les yeux et les oreilles, entendre ou regarder. Dans la perception esthétique, je ne parle pas, mais j'accueille en silence l'œuvre d'art alors que c'est dans une critique d'art que je parle sur cette présence. L'intuition par elle-même est silencieuse. Elle est une saisie qui éclaire le dire. Même si le discours prend une place énorme dans notre activité de sujet pensant, l'intuition est le germe du discours et l'empêche d'être un pur jeu de langage et de concepts. Le langage a son fondement dans la conscience perceptive qui est le moment premier et hors langage de la connaissance. C'est pourquoi, en principe, il n'est pas juste de dire que nous pensons dans le langage. La rencontre de l'autre, d'autrui et des choses, sans les construire, n'est possible que si la pensée accède à l'autre dans une saisie actuelle du réel hors du langage. Le silence est au principe de la rencontre de l'autre qui motive de l'intérieur un discours sur l'autre. C'est cette écoute de la pensée qui rend compte du fait que le langage dit quelque chose en montrant le réel à partir d'un « se montrer » de lui-même. Si le signe n'est pas un objet qu'il faut traverser pour aller au réel, mais ce qui tient la place de l'autre en le laissant être à partir de lui-même, c'est qu'il est institué ou assumé du sein d'un contact avec l'autre qui est atteint directement, sans quoi je n'atteindrais à jamais que mes pures représentations. Dans le contact haptonomique, c'est la personne elle-même que j'atteins et non pas les signes de sa présence. L'adjectif possessif montre que par la saisie de l'autre ou par l'intuition spontanée et irréfléchie de mon être, je suis déjà au cœur du réel sans le construire, ni le constituer. Les signes n'ont de sens que de l'intérieur de cette présence aux autres et à moi-même, même si cette compréhension initiale doit être articulée dans le discours. L'ordre symbolique n'a de sens que si la pensée peut saisir à même le réel les diverses acceptions de l'être. L'haptonomie me semble être cette preuve éclatante qu'un accès direct à autrui est possible et nécessaire parce que chacun de nous se définit comme un être-avec sur le fondement d'un être-au-monde qui est le monde de l'être. L'approche psycho-confirmante est au niveau de l'être et non pas de l'avoir et manifeste la liberté du sujet qui reconnaît autrui pour lui-même et s'atteste ainsi au delà des apparences comme un soi au cœur d'un moi constitué.

Bertrand RIOUX